

Chapitre X

« Le secret du bonheur, c'est de désirer ce que l'on possède déjà »

Amsterdam, hiver 1685

Voilà maintenant plus d'un an que Martin a repris les recherches hermétiques de son père. Il se souvient du laboratoire attenant à l'apothicairerie de la rue de Grenelle qui était toujours fermé à clef, non qu'Alexandre craignît qu'on y pénétrât pour violer quelque secret ou dérober poudres ou métaux précieux, mais parce qu'il contenait des objets et des produits dangereux à quiconque les auraient manipulés sans précaution. Or, les enfants sont toujours curieux, et Martin l'était plus que Simon, Paul et Judith. Le ronflement du feu d'enfer de l'athanor, entretenu au moyen d'un soufflet, se mêlait au bouillonnement des mystérieux liquides qui se sublimaient dans les cornues. Toutes ces couleurs, toutes ces odeurs, parfois suffocantes, qui provoquaient toux et picotements des yeux, sont siennes désormais. Tout ce que son père a souffert dans sa chair, les multiples brûlures sur ses mains, ses yeux brillants, trop brillants, au sortir du laboratoire, « ce repaire du démon », comme le disait Jeanne qui ne voyait dans cette activité qu'une folie pour les mener à la ruine, il l'éprouve lui aussi, avec les mêmes impatiences et les mêmes interrogations.

Tel qu'Alexandre, Martin tente de reproduire ce qu'Irénée Philalèthe avait enseigné à son père: la Pierre philosophale

qui permet d'obtenir l'or potable, l'élixir des sages, le remède universel. Tout comme eux deux, il n'est pas intéressé par la richesse que pourrait procurer la transmutation des métaux vils en or. Posséder ce pouvoir est s'exposer à la convoitise des princes qui ne penseraient qu'à se l'approprier pour mieux exercer leur domination sur leur entourage. Irénée Philalèthe, cet alchimiste humaniste, rêvait tout au contraire d'avilir les métaux précieux en multipliant leur masse à l'infini pour abolir les richesses et ramener les hommes à l'antique simplicité de la vie des patriarches.

Martin se trouve confronté aux mêmes difficultés que celles éprouvées par son père. L'instabilité des différentes compositions utilisées en est responsable. À peine croit-il avoir franchi une des étapes qu'une préparation se volatilise ou se solidifie, la rendant impropre à la poursuite des travaux. Il faut tout reprendre par le début. Les matières, matériaux, métaux nécessaires à son activité coûtent cher. Le pécule de trois mille écus laissé par son père s'évapore comme la rosée au soleil.

Certaines nuits, Madeleine vient discrètement gratter le bois de la porte du laboratoire. Martin lui ouvre, elle s'assoit et observe, incrédule, son jeune amant en train de s'affairer autour d'un pélican. Des deux tubes qui sortent du chapiteau de ce mystérieux récipient et qui rentrent dans son ventre, s'écoule un liquide déjà distillé qui va de nouveau se condenser afin « de recueillir l'essence de l'essence », ainsi que le lui a déjà expliqué Martin. En raison de la chaleur étouffante qui règne dans la salle, le jeune homme est torse nu. La force qui émane de ses muscles finement dessinés, les perles de sueur qui roulent sur sa peau, la souplesse féline qui accompagne chacun de ses déplacements, suscitent en la jeune fille

l'irrépressible besoin de se blottir entre ces bras rassurants, de humer à pleines narines ce parfum d'homme, responsable du désir qu'elle sent monter en elle par vagues. Il lui arrive parfois de forcer l'apparente indifférence de Martin. Elle profite alors d'une pause de celui-ci pour s'approcher et laisser glisser ses mains sur sa poitrine humide en quêtant son regard. Il lui sourit et l'embrasse à pleine bouche.

Depuis la révocation de l'édit de Nantes en octobre dernier, les émigrés huguenots venus de France grossissent considérablement la population hollandaise, la terre du «Refuge». On dit qu'ils en représentent près de la moitié. Partout dans les rues d'Amsterdam, on entend parler français. On se croise, on se salue. Martin interroge souvent ses compatriotes. Il est ainsi tenu informé des derniers déroulements de cette guerre sans merci à laquelle se livre Louis à l'encontre des Réformés. Martin est solidaire de ses frères de religion. Son indignation est à son comble lorsque l'on évoque devant lui les pressions auxquelles ils sont soumis pour se convertir à la religion des papistes. Les dragonnades sont maintenant exercées avec brutalité dans tout le royaume. Parmi les mesures prises à l'encontre des religionnaires, il en est une qui provoque encore plus la rage chez Martin : «l'âge du discernement». À compter de sept ans, un enfant peut être enlevé à ses parents protestants et être interné dans un établissement catholique, ce qui facilitera son abjuration. La mesquinerie pratiquée par les papistes est telle que l'on contraint les parents à payer la pension des enfants qui leur sont subtilisés. Ces enlèvements sont souvent exécutés de nuit par des archers accompagnés du curé de la paroisse.

Martin n'a pas perdu l'habitude de retrouver ses amis Piet, Dick et Hubert, auxquels se joint désormais Samuel Strauss.

Violemment arrimé aux plaisirs de la vie, ce solide marin ne cherche point à tempérer les appétits de sa vigoureuse nature. Dans la barbe noire qui lui couvre la poitrine et tapisse une partie de son abdomen, se tortillent quelques fils d'argent. Son front bombé, à demi dissimulé par une tignasse en désordre, son menton carré et volontaire, son nez droit aux narines largement dilatées, friandes des fragrances salines, ses grands yeux toujours fixés sur une ligne d'horizon réelle ou imaginaire, prêts à jaillir de leurs orbites, contribuent à offrir à sa face un air aussi menaçant qu'un poing fermé. Cette sauvage virilité est adoucie par des cils exagérément longs.

À l'*In de Gouden Gans*, les cinq compères ne passent pas inaperçus. Samuel, qui semble avoir bourlingué sur toutes les mers du globe, est une source intarissable de récits tous aussi invraisemblables les uns que les autres, mais criants de vérité tant que les vapeurs de l'alcool ne se sont point dissipées. Il a passé la moitié de sa vie sur l'eau et l'autre moitié à la raconter dans ces bouges enfumés.

– Tous les Juifs ne sont pas des usuriers. La preuve, moi, Samuel Strauss, je suis marin ! a-t-il affirmé à Martin le soir de leur première rencontre.

Il ne croit pas en Dieu et le clame en crachant :

– La vie est un bordel dont nous sommes tous clients, et Dieu est le maquereau des saints et des saintes avec lesquels nous sommes priés de forniquer.

Et il plonge la main dans sa barbe, cette touffe phénoménale. Il ne s'étend pas sur les raisons qui l'ont amené à cet arrêt de la tonte. Tout ce que l'on sait, c'est que la disparition de son ornement pileux sera liée à celle de Louis XIV.

– Lorsque cet être immonde pourrira enfin six pieds sous terre, je couperai ma gloire et y mettrai le feu pour que les flammes accompagnent son âme en enfer!

Il regarde Martin droit dans les yeux :

– Sais-tu, jeune homme, que j’ai connu Klaas Compaan, de Zaandam? On l’avait surnommé « la terreur des mers ». Pour sûr qu’il n’avait pas volé cette épithète! J’ai ouï dire qu’il avait, au cours de sa longue carrière, effectué trois cent cinquante prises! Pour travailler librement sans avoir à batailler avec sa conscience, il avait fait jeter par-dessus bord le psautier, le journal de bord, et même la Bible!

– Et je suppose que le dernier abordage lui fut fatal?

– Il a terminé paisiblement sa vie dans sa petite maison d’Oostzaan, auprès de son épouse à laquelle il expédiait régulièrement des sacs d’or et d’argent et des bijoux.

Dick se penche à l’oreille de Martin et lui murmure :

– Je doute que Samuel l’ait réellement connu car Klaas Compaan est mort en 1660!

Depuis près d’un an qu’il fréquente ces joyeux gaillards, Martin s’étonne de ne point les voir réembarquer. À cette interrogation, ses amis répondent, évasivement et plaisamment, qu’ils ne trouvent pas de vaisseau digne de les accueillir. Ces réponses fantaisistes laissent Martin sur sa faim.

– Par le diable, tu es bien curieux! s’exclame bruyamment Piet en tapotant sa pipe contre le bois de son tabouret afin d’en faire tomber la cendre qui a interrompu la combustion du tabac.

De son regard froid et comme détaché des contraintes de ce monde, Dick interroge ses compagnons, puis s’adresse aux deux filles qui partagent leurs agapes et n’ont d’yeux que pour Martin, trop occupé à souffler sur sa tasse d’hydromel brûlant.

– Nous avons à causer entre hommes. Si les donzelles veulent bien prendre congé, nous nous ferons un plaisir de les mander un peu plus tard.

– Et où voulez-vous qu'on aille? s'inquiète la plus grande, d'une voix un peu éraillée, brûlée par le brouillard épais de la fumée du tabac.

Dick se contente d'un geste vague.

Martin regarde les deux filles s'éloigner. Avec un bel ensemble, elles se retournent et lui adressent un signe de la main assorti d'un sourire aguichant.

– C'est ma réponse qui t'intéresse ou la promesse d'une nuit de félicités? lui demande Dick, amusé.

– Pour dire le vrai, la curiosité l'emporte!

* * *

Le liquide verdâtre, huileux, encore un peu trouble, que Martin hume et mire au travers de l'épais flacon de verre qu'il tient d'une main ferme ressemble fort à l'or potable décrit dans le mémoire d'Alexandre. Il présente aussi une troublante similitude avec celui que son père lui avait montré rue de Grenelle avant de l'administrer, avec succès, à Charles du Causé de Nazelle, atteint d'une tumeur à la gorge. Cartésien dans sa réflexion, Alexandre avait modéré les félicitations que son fils lui adressait en précisant que: «la grosseur du sieur de Nazelle était intervenue à la suite de contrariétés. Celles-ci apaisées, son mariage conclu, son horizon s'éclaircissait. Mais, dans l'intervalle, je suis intervenu en lui administrant l'or potable. Pour qu'on soit sûr de l'efficacité de ma médecine, il aurait fallu qu'il soit dans les mêmes dispositions d'esprit qu'au début de sa maladie».

Mais par la suite, d'autres expérimentations vinrent conforter le médecin dans ses hypothèses, notamment sur des cas de rhumatismes et de goutte. Voilà pourquoi il tenait tant à ce que Martin poursuive son œuvre.

Demain matin, Martin se rendra sur la tombe de son père.

La tolérance des Hollandais face aux idées nouvelles assure à Martin de ne pas être inquieté dans ses travaux d'alchimie. Il s'y livre donc sans craindre de troubler la sérénité de ses hôtes. Il fait part à Frédéric du résultat encourageant de ses recherches hermétiques.

– Voilà une bonne nouvelle! s'exclame le fils Charas. Si l'efficacité de ton remède est avérée, notre fortune est assurée!

Martin sait combien Frédéric doute. Il se fie davantage au clystère et à la lancette. «La chymie n'est point mon brouet quotidien!» se moque-t-il. Il n'empêche que, quoique classique dans son approche de la médecine, il n'en est pas moins estimé des anciens clients de son père dont il conserve toute la confiance. L'argent qu'il gagne est indispensable à la bonne marche de la maisonnée car Martin se disperse beaucoup entre son laboratoire et les auberges du port d'Amsterdam.

– Si tu ne crains de trop en dire, peux-tu m'éclairer quelque peu sur les moyens de parvenir à ton... Grand Magistère? lui demande Frédéric ironiquement.

Martin sourit, un brin condescendant.

– Je pourrais t'expliquer dans le détail, tout en étant assuré que tu n'y parviendrais pas. En voici les grandes lignes. On peut considérer que trois étapes sont nécessaires pour obtenir la Pierre philosophale. Du mercure, on extrait d'abord un ferment particulier que l'on appelle «le mercure des Philosophes». Ensuite, on fait agir ce ferment sur de l'or et sur de l'argent afin

d'obtenir deux ferments supplémentaires. Enfin, on mélange ces deux ferments et le mercure des Philosophes dans un matras en verre que l'on ferme hermétiquement. On place le tout à cuire dans un athanor. C'est ce moment qui est crucial. Le mélange devient noir et semble en état de putréfaction. C'est la phase du corbeau appelée aussi œuvre noire. Lui succède l'œuvre blanche. La préparation vire au blanc étincelant. Si je m'arrête à cette étape, la Pierre est capable de transformer le plomb en argent, mais si je poursuis la cuisson, le blanc vire au rouge. C'est l'œuvre rouge.

– Et l'or potable dans tout cela ?

– Il faut une cuisson de plus d'un an pour parvenir à la Pierre philosophale parfaite, qui permet la transmutation de celle-ci en dix mille fois son propre poids en or le plus pur qu'il soit. Elle se présente alors sous la forme d'une poudre lourde, rouge écarlate. Selon son degré de perfection, elle a trois vertus : faire germer, pousser et mûrir les plantes en très peu de temps, guérir toutes les maladies, et transmuter les métaux vils en or.

– Mais tu m'as parlé d'une huile et non d'une poudre ?

– Il convient de la mélanger à de l'huile pour éviter des réactions trop brutales.

Ce soir, le souper manque d'entrain. Le brochet en bouillon est avalé en silence et la tourte aux champignons n'obtient pas le succès escompté. Martin s'apprêtait à satisfaire la curiosité des Charas relative à l'or potable, mais, manifestement, leurs préoccupations sont tout autres.

– Voilà plus de deux mois que nous sommes sans nouvelles de Moïse, rappelle Madame Charas.

– Nous vivons une époque troublée, les courriers ont les pires difficultés à voyager, tente de la rassurer Frédéric.

Ce dernier n'est pas avare d'imprécations à l'encontre de Louis, ce pourfendeur démoniaque des Calvinistes. Il est profondément attaché à sa foi, plus soucieux que Martin d'en respecter les usages et la pratique. Quoiqu'admiratif de Martin pour sa vivacité d'esprit et son courage à surmonter les épreuves, il n'en est pas moins critique en ce qui concerne la légèreté de son comportement, voire de son libertinage. Les deux jeunes gens se respectent, mais ne sont pas amis.

Le repas est terminé, les enfants regagnent leurs chambres. Madeleine s'apprête à en faire autant, quand sa belle-mère, d'un signe, lui joint de rester.

Dans la cheminée de la vaste salle à manger, crépitent quelques bûches. Dehors, il gèle à pierre fendre. La conversation roule autour de la traque aux Réformés menée en France et de l'afflux des réfugiés en Hollande. Profitant d'un silence, Frédéric prend la parole.

– Martin, il nous faut t'entretenir d'un fait qui nous préoccupe beaucoup, ma mère et moi-même.

Le regard que porte Madame Charas sur Madeleine éclaire Martin sur le sens des propos qui vont suivre. D'un geste apaisant, il interrompt Frédéric.

– J'ai compris. J'attendais un moment favorable pour en parler.

La rougeur qui s'est emparée des joues de Madeleine ne peut être imputée au foyer incandescent de la cheminée car la jeune fille en est trop éloignée. Martin poursuit.

– Madeleine et moi-même, nous nous aimons depuis plusieurs mois.

Il se tourne vers elle. Le visage incendié de sa jeune maîtresse provoque en lui un élan de tendresse.

– Et je ne sais cela que depuis hier! s'exclame Madame Charas. Ici, à mon insu, sous mon propre toit! Si seulement cette inclination n'avait été suivie de, de...

Frédéric regarde durement Martin.

– Si je n'éprouvais quelque amitié envers toi et si je ne devais un infini respect à la mémoire de ton père, je te botterais les fesses, Martin!

L'offensé ne peut réprimer un sourire.

– À condition que tu lèves la jambe suffisamment haut, Frédéric! Contente-toi de purger et de saigner tes patients, mais ne te mêle point d'escarmouches!

Soucieuse de ne pas laisser le débat s'envenimer, Madame Charas s'efforce d'apaiser les deux coqs. Des larmes roulent silencieusement sur les joues de Madeleine.

– Tout doux, mes jeunes loups! L'un défend sa sœur qu'il estime outragée, l'autre monte sur ses ergots et, pendant ce temps, Madeleine pleure. Si Moïse avait été là...

– Mais il n'est pas là, Madame Charas. Lui aussi court après ses chimères.

L'allusion fait mouche. Madame Charas considérait le voyage de son époux en Espagne comme pure fantaisie. Cette association avec les frères Baille de réputation douteuse lui semblait bien hasardeuse.

Elle reprend.

– Que comptes-tu faire, Martin? Madeleine est bien jeune et...

– Madeleine a voix au chapitre, il me semble, intervient Martin. Informez-vous de la force de son sentiment.

Madame Charas se tourne vers sa belle-fille qui cache son visage derrière ses mains. Un long et lourd silence s'installe. Consciente qu'elle en est l'objet, Madeleine relève la tête et, les yeux embués, annonce d'une voix faible:

– J'aime Martin plus que tout au monde.

– Ne crains-tu pas, Madeleine, que l'interdit bravé ne soit le sel de votre union coupable?

– Belle-maman! Si je vous avais demandé la permission, me l'auriez-vous accordée?

La naïveté de sa défense émeut Martin et décontenance Madame Charas.

– Le fait est que...

– Le fait est qu'elle t'aurait sommé de regagner ta chambre et de n'y point songer! tranche Frédéric à l'adresse de Madeleine.

Face à ce tribunal improvisé, Martin commence à s'impatienter. D'un naturel un peu vif, il eût, en d'autres occasions, marqué son courroux par quelque emportement. Le visage défait de Madeleine l'en dissuade.

– Je saurai prendre mes responsabilités, mais il importe que Moïse en soit éclairé.

Frédéric et sa belle-mère échangent un regard.

– Nous allons l'informer de cette situation et espérer sa réponse, dit Frédéric.

– Et il me semble, poursuit Madame Charas, qu'il serait plus convenable que vous cessiez toutes relations, je dirais... intimes, durant cette attente.

Martin opine du chef. Madeleine a retrouvé son sourire. «Elle est bien jeune, pense-t-il, encore une enfant. Sa confiance à mon endroit est touchante.» La chaleur rassurante d'un foyer s'oppose aux rêves d'aventures du jeune homme. La respectabilité attachée à son état de médecin est de peu de poids face à l'appel du large chanté par les mouettes au plané majestueux. Seule l'affection qu'il ressent envers la jeune fille pourrait le retenir à Amsterdam. «Affection ou amour? se demande-t-il. J'ai connu, à Paris, la passion liée à la chair avec Anne-Julie de Rohan-Chabot, la princesse de Soubise, est-ce comparable? Les liens qui m'attachent à Madeleine sont empreints de tendresse, mais sont-ils suffisants pour que je me contente de cette vie bourgeoise, lisse et prévisible?»

Les Charas ignorent tout de ses sorties nocturnes, de ses soirées prolongées dans les tavernes du port d'Amsterdam en compagnie de marins dévoyés, querelleurs, et de filles peu farouches. Madeleine, elle, le sait. Martin a choisi de ne rien lui cacher.

* * *

Amsterdam, printemps 1686

Madame Charas est soucieuse de l'éducation de ses filles. Depuis que Martin a accepté de consacrer un peu de son temps à leurs études, il s'est pris d'affection pour la plus jeune d'entre elles, Marie, pleine de bonne volonté, mais un peu lente d'esprit. Il sait associer jeux et études. Afin qu'elle mémorise mieux les lettres, il les associe à des images : le H est une échelle, le T, la croix du Christ, le E, un crochet, le Y, le carrefour où le voyageur doit choisir entre le vice et la vertu, le S, le redoutable serpent qui se glisse entre Adam et Ève, le A, un tabouret, le B, un bourgeois confit dans les délices de la bonne chère. Chaque lettre s'anime et raconte sa propre histoire.

Lorsque le temps est serein, Martin invite sa jeune élève à une promenade dans la campagne.

– Allons courre la Licorne et guetter Mélusine dans l'eau de la source, lui propose-t-il. Nul doute qu'en chemin, nous ne croisions quelques griffons précédant la venue d'un ermite tout barbichu et grisonnant. Mais il nous faudra nous garder des feux de tourbe au milieu desquels dansent les succubes.

Marie, dont les yeux brillent déjà, bat des mains à l'évocation de cette aventure durant laquelle Martin saura transformer bûcherons occupés à tailler les souches, ramasseurs de miel

encapuchonnés et environnés d'avettes bourdonnantes, en autant de nains et de géants.

Souvent, le soir, lorsqu'il n'est pas au port, avant de rejoindre Madeleine, il se rend dans la chambre des fillettes et leur chuchote des contes merveilleux, qui chassent les ombres et les plongent dans les bras de Morphée. Ou bien, par la fenêtre, ils observent la lune.

– Regardez, les filles, l'astre d'argent, leur dit-il. Un soir, j'ai entendu le soleil tout enveloppé de ses habits rouges. Il n'était pas encore couché et conversait avec la lune, un peu en avance ce jour-là. Il lui a posé la question suivante : « Madame la Lune, vous êtes nue. Que n'avez-vous d'atours pour vous habiller ? ». « Las ! lui répondit-elle, je ne puis m'en vêtir car l'inconstance de mes formes, tantôt croissantes, tantôt décroissantes, m'en interdit l'usage. »

* * *

En Hollande, les villes ont créé un corps de médecins municipaux. À Amsterdam, deux médecins et deux suppléants, un professeur d'anatomie, un chirurgien, un opérateur et un docteur de peste sont nommés. Ils perçoivent un salaire sans que cela leur interdise de conserver une clientèle privée. Ils sont chargés d'assister et de contrôler les chirurgiens et les sages-femmes ainsi que de soigner les pauvres secourus par les instituts de charité. Pour faire face à l'accroissement brutal de la population dû aux réfugiés français, le bourgmestre a proposé à Martin un poste de médecin municipal, mais celui-ci a réservé sa réponse.

– Pourquoi t'avoir choisi ? lui demande Madeleine.

Tous les deux cheminent lentement le long des berges du canal en regardant fuir les poules d'eau à travers les roseaux. Une brise légère flatte négligemment la campagne, ébouriffé les feuilles des bouleaux dont elle fait clignoter le vert et l'argent. Une charrette soulève le voile clair de la poussière qui s'attarde sur la route après son passage.

– Il semblerait que ma réputation soit parvenue à ses oreilles. Mes potions soulagent et guérissent, mais nul ne sait que j'utilise parfois l'or potable.

– Mais, si ce remède est tant efficace, pourquoi ne point partager cette connaissance ?

– D'une part, je ne l'utilise pas depuis suffisamment longtemps pour en tirer des conclusions définitives et, d'autre part, je persiste à croire qu'il n'est pas bon que de tels secrets soient placés entre toutes les mains. Certains voudraient en tirer profit à leur seul bénéfice et, n'étant pas partageurs, auraient tôt fait d'éliminer les concurrents gênants.

– Mon Dieu ! Comment de telles bassesses peuvent-elles être envisageables ?

Martin sourit. La naïveté de Madeleine est désarmante. Ils s'assoient près d'une fontaine dans laquelle s'agitent frénétiquement des têtards noirs. Plus loin, taches de sang, tremblants et fragiles, des coquelicots tanguent doucement sur la mer des hautes herbes.

La jeune fille prend la main de son compagnon et entremêle ses doigts aux siens. Sous sa couronne de tresses blond pâle, des yeux rieurs encadrent son nez pointu parsemé d'étoiles rousses qui se répandent jusque sur ses pommettes. Sa lèvre supérieure, relevée en son milieu, laisse découvertes deux petites dents bien blanches. Lorsqu'elle sourit, une fossette creuse sa joue droite et des plis minuscules apparaissent aux ailes de son nez.

Leurs regards se croisent. Tous deux ont la même pensée. À l'unisson du printemps qui se gorge de soleil, leurs jeunes corps vibrent du besoin d'assouvir leurs propres appétences. Sages désormais au domicile de la place du Dam, les deux amants s'aiment dans la campagne hollandaise, à la discrétion d'un bosquet, d'un buisson ou d'une grange.

– Il serait temps que ton père se manifeste avant que les rigueurs de l'hiver ne nous muent en statues de glace!

Lors de leurs ébats amoureux, Madeleine redouble d'ardeur. Elle sent confusément qu'elle a un combat à mener. Elle est attentive à satisfaire tous les désirs de son amant, voire à les devancer.

Chaque jour qui passe lie davantage les deux jeunes gens. L'amour pur de Madeleine est pour Martin fraîcheur et bienfaits. Repus, allongés sur le dos, ils se laissent bercer par le chant du renouveau. Les branches des cerisiers, habillées de soie rose par le tout joyeux printemps, sont emplies de chants d'oiseaux. Occupés à siffler, à s'aimer, ils préparent leur fragile refuge en d'incessants va-et-vient, le bec encombré de brindilles vagabondes. La fontaine chuchote ses secrets à l'oreille des deux amants. Madeleine s'en approche et s'y désaltère, les deux mains en coupe. Un chapelet de gouttelettes étincelantes s'échappe entre ses doigts. Espiègle, elle arrose Martin qui fait mine d'être furieux. Avec délicatesse, elle passe et repasse sa main sur les boursouflures cicatrisées de l'épaule du jeune homme.

– Mon pauvre amour, comme tu as dû souffrir lorsque le fer a mordu ta chair!

L'image de la longue chaîne, triste chenille cliquetante d'hommes déguenillés, aux chairs tuméfiées, au regard fixe brûlant de fièvre, ne gémissant même plus sous les coups

de fouet de leurs tortionnaires, passe devant ses yeux. Une bouffée de haine lui monte à la gorge et lui brouille la vision. Il se souvient aussi d'être passé avec ses compagnons de misère sur la place d'une ville dont il a oublié le nom au milieu de laquelle trônait la statue équestre de ce roi honni. Chacun crachait en la dépassant.

– Je ne devrais pas te parler de cela, je te sens tout frémissant comme un poulain impatient.

– J'ai récemment appris, lui répond Martin, que Louis l'Infâme réserve aux déserteurs de son armée maudite un sort pire que le mien. Comme sa marine a grand besoin de bras, il ne les condamne plus à mort. Ils ont le nez et les oreilles tranchés. Rasés et enchaînés, ils intègrent la chiourme.

– Eux aussi sont marqués à l'épaule ?

– Non. Le fer rouge de la fleur de lys est appliqué sur leurs deux joues.

Sans rapport apparent, la dernière conversation qu'il a eue avec ses compagnons du port lui revient à la mémoire. Ceux-ci lui ont confié qu'ils allaient bientôt embarquer sur un vaisseau de la VOC. « En été ? s'est-il étonné, cela est bien tard, les vents ne seront pas favorables ! » Ils ont secoué la tête en souriant étrangement. Samuel se serait bien ouvert davantage, mais un regard impérieux de Dick a figé les mots sur les lèvres du barbu. Vexé de ne pas être versé dans la confiance, Martin a pris congé de ses compagnons et s'est bien juré de ne pas les revoir avant que ceux-ci ne se manifestent.

Deux semaines ont passé.

Deux navires de la VOC viennent d'entrer au port. Ils arrivent d'Afrique. Toujours aussi attentif à l'agitation suscitée par cet événement, Martin observe le débarquement des marchandises. Il en remarque la faible quantité déposée sur le

quai. Il voit Piet, fort occupé à croquer son quatrième oignon de la journée. Son ressentiment l'ayant quitté, il l'aborde et lui demande les raisons de ce maigre débarquement.

– Je sais la cause de cette menue cargaison. Viens, nous allons monter à bord du Fortune et tu comprendras.

Le longiligne et osseux marin se fait reconnaître du maître occupé à surveiller les portefaix. Celui-ci, d'un signe de la main, encourage les deux hommes à embarquer dans une chaloupe pour gagner le vaisseau sur ses ancres. Parvenu sur le pont, Martin est intrigué par des gémissements.

– Y aurait-il des malades ? Serait-ce une épidémie ?

– Drôle d'épidémie ! Suis-moi.

Les deux hommes descendent les deux étages pour aboutir dans la cale supérieure. Des cris se mêlent aux plaintes.

– Mais les cris proviennent du fond de cale ! Il faut être fou pour y loger des malades ! Sans air et sans lumière, on est sûr de les achever !

– Ils ne sont pas malades.

– Ce sont des prisonniers ?

– Non pas même !

– Je veux voir !

– Attends que j'allume une torche.

Il soulève un panneau et tend sa torche à l'intérieur. Les cris cessent, mais pas les gémissements.

Ce que Martin aperçoit est inimaginable. Ces visages d'ébène, ces cheveux crépus, ces nez écrasés aux narines dilatées, ces grosses lèvres trop rouges, et surtout ces yeux blancs qui roulent en tous sens, emplis d'effroi, provoquent en lui à la fois dégoût et compassion. Certes, ce n'est pas la première fois qu'il voit ces hommes à peau noire, mais pas dans ces conditions, entassés, amaigris, puants et enchaînés.

– Pourquoi traite-t-on ces hommes pis qu’une marchandise ?
– Ils le sont, une marchandise. Ils ne sont que cela.
– Mais ce sont des hommes !
– Si on veut. Il ne faut pas oublier que les Africains sont fils et filles de Cham, le fils de Noé.

– Je ne comprends pas.

– Cham a émasculé son père, Noé, qui, se réveillant de son sommeil d’ivrogne et apercevant son fils, s’est écrié « Je te maudis. Canaan, ton fils, sera esclave de mes fils. Ses enfants naîtront vilains et noirs ! De plus, puisque tu t’es contorsionné pour voir ma nudité, les cheveux de tes petits-enfants s’entortilleront jusqu’à devenir crépus, et ils auront les yeux rouges. Puisque tes lèvres ont plaisanté sur mon infortune, elles vont enfler. Et puisque tu as manqué d’égards à ma nudité, tes petits-enfants iront tout nus et leur membre viril s’allongera ignominieusement. Les hommes de cette race s’appelleront nègres ».

– C’est dans la Bible, cela ?

– Je l’ai lu !

– Et ces hommes seront vendus ?

– Aux Indes occidentales, on a fort besoin de bras.

Piet plonge la main dans sa poche et en ressort un cinquième oignon, le considère avec intérêt, sort son couteau et entreprend de le peler avec soin. L’amorce d’un sourire ironique déforme un coin de sa lèvre avant qu’il ne reprenne la parole.

– Le capitaine de ce navire est français. Il se nomme Huysmans.

– Et c’est le fait qu’il soit français qui te rend joyeux ?

– Non, mais je ne peux m’empêcher de penser à la figure que tu vas me faire lorsque je t’aurai appris que j’ai signé pour embarquer sur ce navire.

- Et quelle « figure » dois-je te faire ?
- Indignée ! Un médecin bourgeois d'Amsterdam ne peut qu'être indigné par ce commerce !
- Il me semble que l'on peut naviguer sans se livrer à ce genre de trafic.
- En mer, les lois dont tu as connaissance ne s'appliquent plus. Il croque dans son oignon et le mâchouille distraitement. Redevenu sérieux, il poursuit.
- Sur la mer, nous sommes à la fois tout petits parce que perdus dans son immensité et très grands parce que libres. Nous ne sommes comptables de cette liberté que devant Dieu qui est notre seul maître. Sa main s'étend sur tout l'océan. Elle est bénédiction lorsqu'elle nous rend les éléments favorables et châtiment lorsqu'elle fait souffler la tempête. Les puissants qui nous apparaissent comme tels lorsque nous sommes à terre ne sont que des pantins lorsque nous les évoquons, entourés par l'horizon.
- En somme, tu t'arranges avec ta conscience ! Tu pars pour combien de temps ?
- Environ deux ans.
- L'appareillage est prévu pour quand ?
- À la fin de la foire d'Amsterdam, début octobre.

* * *

En l'absence de Palma, la cuisinière, et de sa fille, toutes deux parties au marché pour abonder le ménage en victuailles, Frédéric et sa belle-mère ont investi la cuisine pour boire un bol de lait chaud. Dans l'air flotte un parfum de cannelle, épice qu'utilise fréquemment Palma pour confectionner ses tartes. Aux murs pendent divers ustensiles de cuivre et d'étain,

éclatants de propreté. La vaisselle est bien rangée dans une armoire vitrée. Madame Charas a disposé deux bols sur la table peinte en rose. Dans le pot à feu, au bord de la cheminée, chauffe une casserole de lait dont elle saisit la poignée à l'aide d'un torchon et emplit les deux bols.

Frédéric semble soucieux.

– Tout de même, Martin est un bien étrange personnage!

– Que veux-tu dire?

– Il a deux visages.

– Voilà bien des mystères! Madeleine le rend tout rassoté d'amour, il est attentif à l'éducation des filles qui lui rendent bien cette affection et il est estimé de ses patients... ne serais-tu point un peu jaloux, Frédéric? Le fait de ne pas avoir été choisi par le bourgmestre te rendrait-il chagrin?

– Belle-maman, vous ne savez pas tout.

– De quel abandonnement se rendrait-il coupable? demande-t-elle, l'ironie au coin des lèvres.

– J'ai appris par un de mes clients qu'on le voit souvent dans une taverne du port, de mauvaise réputation, en compagnie de marins et d'accrocheuses.

– Mais que fait-il donc en tel équipage?

– Telle la médaille, il a la figure et le revers. Je ne sais pour qui, des chambrillons ou de la mer, il éprouve le plus d'inclination, mais ce besoin de s'encanailler est pour le moins étrange.

– Madeleine le sait-elle?

– Je l'ignore.

Madame Charas hoche la tête, perplexe. Elle se lève, prend la casserole vide, la pose sur l'évier en cuivre. D'une main, elle ouvre le robinet, alimenté par une pompe qu'elle actionne de l'autre main, et remplit la casserole. On entend un gargouillis en provenance de la citerne à laquelle est raccordée la pompe.

– Martin est encore jeune et vif, dit-elle sans se retourner. Le mariage saura l'alentir.

– Vous êtes bien indulgente envers lui.

– Et toi, je le répète, un tout petit peu jaloux !

Il hausse les épaules avant qu'elle ne se retourne.